

Revue française de Psychanalyse

Arguments des thèmes des numéros à venir

Programmation

2024

numéro 5/2024 : S'identifier

84^e CPLF (Congrès des Psychanalystes de Langue Française),
9-11 mai 2024

Textes (communications libres) à envoyer jusqu'au 1^{er} juin
2024

2025

numéro 1/2025 : Résister

argument ci-dessous, publié en août 2023, date limite d'envoi
des manuscrits : 01/07/2024

numéro 2/2025 : Rêve, rêver

argument ci-dessous, publié en septembre 2023, date limite
d'envoi des manuscrits : 01/09/2024

numéro 3/2025 : Économie psychique

argument ci-dessous, publié en octobre 2023, date limite
d'envoi des manuscrits : 01/11/2024

numéro 4/2025 : Besoin de punition

argument ci-dessous, publié en mai 2024, date limite d'envoi
des manuscrits : 15/01/2025

2026

numéro 1/2026 : Aimer

argument ci-dessous, publié en mars 2024, date limite d'envoi
des manuscrits : 01/07/2025

Les arguments des thèmes programmés

RFP 1/2025

Argument du thème : Résister

date limite des manuscrits : 01/07/2024

Rédacteurs

Marcela MONTES DE OCA

Hélène SUAREZ LABAT

Coordination

Vassilis KAPSAMBELIS

El sueño de la razón produce monstruos¹.
Goya, 1797, *Los Caprichos*

Le mot résister est enraciné dans l'histoire humaine, il s'agit d'un mouvement de révolte conduit par les hommes et les femmes qui entrent en résistance, contre un envahisseur, contre un dictateur, contre une emprise totalitaire d'où qu'elle vienne. L'éventail du mot résister est vaste, entre collectif et individuel. Christophe Dejours (2015) a exploré cette dimension dans le monde du travail. Résister à la tyrannie qui s'abat sur le collectif engage la fidélité aux idéaux et le combat pour conserver la liberté de penser. Mais on peut aussi résister au changement, à la nouveauté pour le meilleur ou pour le pire.

La polysémie du mot résister convoque aussi la résistance immunologique aux maladies ainsi que la capacité régénérative des organismes face aux agressions des tissus et des organes. Dans les dérèglements immunitaires auto-immuns où le système immunitaire s'attaque à l'organisme lui-même ou dans le développement anarchique des cellules dans les cancers, l'articulation avec une dimension psychique à l'œuvre a été explorée par les psychosomaticiens psychanalytiques de l'école de Chicago et de l'école psychosomatique de Paris.

Le mot est aussi enraciné dans la psychanalyse, son histoire, sa théorie et sa pratique.

Laurence Kahn (2018) a étudié les modifications de la théorie analytique par l'*Ego psychology* qui voulait contrecarrer le déroutement des mots de la psychanalyse (comme par exemple pulsion) par la langue du troisième Reich. Chez les analystes émigrés aux USA, il s'agissait de renforcer le moi pour résister au dérèglement de la pensée et à la distorsion de la réalité au prix cependant d'une modification profonde de la théorie psychanalytique.

Comment penser le mouvement de résistance dans la cure ? Vaincre la résistance en psychanalyse fut perçu par Freud comme un processus libérateur d'énergie positive. Cependant, le concept a évolué chez Freud et les post-freudiens. Inhérent au processus thérapeutique, les résistances (du ça, du moi, du surmoi) du côté de l'analyste et de l'analysant, ne peuvent plus être considérées uniquement comme faisant obstacle au processus analytique mais la condition de l'acte analytique. Pour Catherine Chabert le « non » du patient, de l'analyste, est un condensé des voies multiples. « La négation pourrait rassembler à la fois le refus, la résistance et la condition de l'acte analytique » (Chabert, 2003, p. 132-133)

¹ « Le sommeil de la raison engendre des monstres ». Dans *Les Caprices* (1796-97), dessins de Francisco Goya y Lucientes (1746-1828).

Dans les *Études sur L'hystérie* (1895), Freud observe les puissants effets de la résistance contre la mise en sens des motifs cachés. Les résistances sont nourries chez les patientes par le refoulement qui isole du réseau associatif, par la poussée de la sensation et ses irruptions somatiques qui empêchent la patiente de parler. Face à l'échec thérapeutique de la suggestion et de l'hypnose, Freud préconise de vaincre la résistance par un travail psychique tourné vers les associations libres et l'analyse des rêves. Dans l'*Interprétation du rêve* (1900), il affirme que tout ce qui interrompt la progression de l'interprétation est une résistance. L'oubli des rêves s'explique par l'action de la censure, le travail de déplacement, de condensation et de figuration qui masquent la relation entre les pensées latentes et les contenus manifestes des rêves.

Freud est revenu à plusieurs reprises sur le jeu de patience de l'analyste face aux résistances du patient qu'il lui faudra combattre pas à pas pour accéder aux motifs inconscients, aux associations de pensées érotiques. Dans *Remémoration, répétition et perlaboration* (Freud, 1914g, p. 114), il constate que (nommer) la simple communication des résistances aux patients ne suffit pas et peut même les accentuer. La compréhension ou l'acceptation intellectuelle ne garantissent pas la levée du symptôme. Comme Freud, Donald W. Winnicott et Wilfred R. Bion insistent sur l'importance d'un « état de patience » nécessaire aussi bien à la création qu'à l'interprétation. Par ailleurs, Freud va distinguer le transfert « positif » de sentiments tendres éventuellement conscients et le transfert « négatif », véritable résistance, un transfert hostile qui peut agir silencieusement et entraver la cure. Freud souligne : « Plus la résistance sera grande, plus la mise en acte (la répétition) se substituera au souvenir » (*ibid.*, p. 109-116). Échapper aux souvenirs et à la douleur de la perte, serait-ce s'échapper du domaine intermédiaire créé par le transfert ?

Deuil et Mélancolie (1915) introduit la dimension économique de la résistance avec une libération des pulsions destructrices particulièrement redoutables dans la mélancolie. La somatisation serait une troisième « solution » contre la souffrance psychique de la perte d'un objet (Smadja, 2013).

Dès la 7^e conférence d'*Introduction à la psychanalyse* (1916-1917) Freud constate dans les névroses, les résistances à renoncer à la maladie, aux symptômes névrotiques, une lutte pour ne pas guérir et amorce déjà la deuxième topique de l'*Au-delà du principe du plaisir* en 1920, du masochisme érogène et de la pulsion de mort.

Dans *Le Moi et le Ça* (1923), Freud observe que la réaction thérapeutique négative survient de façon paradoxale alors que le patient progresse, phénomène que Mélanie Klein a confirmé dans *Envie et gratitude* en l'attribuant à l'envie envers les objets primaires. Elle a approfondi le rôle du clivage freudien et le jeu réciproque des identifications projectives et introjectives aux objets primaires dans le développement de la personnalité. En absence de perlaboration de la réaction thérapeutique négative, le modèle du rêve associatif et de la mentalisation est remplacé par les passages à l'acte, les décharges motrices et les manifestations somatiques.

Dans *Résistances à la psychanalyse* (1925) Freud présente la mise en perspective du changement et ses résistances chez l'enfant qui crie à la vue de l'étranger, chez le croyant qui salue d'une nouvelle prière chaque nouvelle journée, chez le paysan qui refuse d'acheter une faux, outil qui était inutilisé par ses parents. Un caractère commun est attribué à ce malaise chez les trois protagonistes : il s'agit de la dépense psychique exigée par l'investissement du nouveau. Freud ajoute « Il y aurait une belle étude à faire sur la réaction de l'âme à la nouveauté en soi », (1925c/1985, p. 175), la nouveauté résidant dans l'expression du changement.

La résistance est examinée du point de vue dynamique dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926). Elle nécessite un contre-investissement, une dépense d'énergie permanente et coûteuse pour le psychisme. Freud identifie trois résistances procédant du moi, il s'agit du refoulement, du transfert (considéré par Freud comme la plus forte des résistances) et des bénéfices cherchés dans la maladie. Deux autres résistances provenant du ça sont à l'œuvre, la compulsion de répétition et celle qui revient au surmoi à travers le sentiment de culpabilité. Le transfert est un

témoin du processus de répétition, puissant levier de résistance au changement, le transfert n'est donc pas seulement un élément de lutte contre la résistance mais également un effet de cette résistance (Widlöcher, 1970, p. 104).

Selon quels modes les résistances au changement de l'analysant s'infiltrent-elles dans le transfert ? Maurice Bouvet s'est intéressé à l'emploi de la résistance dans la relation d'objet transférentiel, celle de la résistance *du* transfert chez l'hystérique, celle de la résistance *au* transfert chez l'obsessionnel (Bouvet, 1967, p. 236). Bouvet a développé les variations du cadre, leurs limites et leurs indications pour vaincre les résistances et élargir les indications de la psychanalyse pour des cas réfractaires. Les impasses dans lesquelles les résistances s'engouffrent incitent à en repenser l'analyse et l'interprétation et mènent aux variations du cadre : groupe, psychodrame, relaxation corporelle, etc.

Qu'en est-il du contre-transfert de l'analyste ? Freud alerte sur les dangers du contre-transfert mais c'est Sandor Ferenczi qui par sa « méthode active » l'étudie et y décèle un potentiel positif pour la cure. L'importance de l'analyse constante du contre-transfert chez l'analyste et de son impact sur la cure fut étudiée par Paula Heimann au tout début des années 1950. À la même époque, Heinrich Racker a différencié les formes du contre-transfert en écho aux résistances du patient, notamment véhiculées par le masochisme qui se diffuse dans la relation analytique par des voies inconscientes. Willy et Madeleine Baranger (1961/1985) vont théoriser une collusion inconsciente des résistances entre l'analyste et l'analysant pouvant constituer un bastion, source d'impasse dans la cure.

Dans une étude sur l'analyse des résistances, Guy Rosolato (1979, p. 200) a souligné combien une approche dogmatique et rigide des résistances empêchait de prendre en compte la nature des résistances, la structure du patient et entravait le processus analytique. S'abstenir de prendre en compte le transfert négatif est à la source des transferts idéalisants du type décrit par Heinz Kohut (*La psychologie du self*, 1971).

Confronté à des patients résistants contre la cure, Bion (1959/2013) a repéré les parties de la personnalité qui attaquent les liens principalement par le biais d'une identification projective, ayant pour but l'évacuation des aspects inacceptables du psychisme et de toute interprétation. Il tente de comprendre la résistance chez l'analysant (borderline et psychotique) et surtout chez l'analyste et il observe que dans l'évolution du transfert chez certains patients psychotiques, l'analyste est souvent vécu comme un objet envahissant et vampirisant.

Dans *Jeu et réalité* (1971), Winnicott consacre un texte aux différences entre la valeur défensive des rêveries (nommées défenses maniaques dans son texte de 1935) et les rêves. Rêveries compulsivement défensives, aucunement source de créativité, menant à l'impasse perlaborative, sans valeur poétique.

Les cures des états-limites ont favorisé l'étude de la résistance qui s'est déployée selon plusieurs élaborations dont la position phobique centrale (Green, 2002). Entre acceptation et ruse des limites, la force de la résistance inhérente à la modification du moi s'avère être une résistance à l'intériorisation des transferts du passé et de ceux qui émergent au présent dont le cadre et l'analyste sont les dépositaires (Green, 2012, p. 23-28). L'anti-analysant assidu décrit par Joyce Mc Dougall en serait-il un des modèles ? Un processus qui n'advient jamais plongerait-il l'analysant et l'analyste dans l'indifférence à la douleur psychique de l'analysant ? Elle rapproche ces patients de la résistance narcissique des névroses caractérielles (Abraham, 1919).

Jean-Luc Donnet a interrogé la fonction des émergences humoristiques dans l'abord des résistances au-delà d'une dimension séductrice. Il a qualifié l'humour comme « l'essence du surmoi qui recouperait les moyens par lesquels les résistances du surmoi peuvent être élaborées dans la séance » (Donnet, 2012, p. 206). De même, les interprétations psychodramatiques pour confondre le clivage le plus souvent post-traumatique peuvent-elles décomposer les résistances ?

Selon quelles voies les résistances chez l'enfant (et l'adolescent) en séance se manifestent-elles ? Par un refus de jouer ? De dessiner ? Par la recherche de co-excitation ? Ou plus généralement par un évitement de la relation, vécue comme une intrusion ? Chez l'adolescent (e), quelles en sont les nouvelles voies d'expressions ? entre révolte et repli ? entre activité et passivité ? vers des luttes contre les nouvelles liaisons entre masculin et féminin, créatrices de nouvelles identifications ? Dans la dynamique transférentielle, la résistance est dans un jeu subtil; à la fois une protection et une source d'inhibition. À cela s'ajoutent la résistance des parents et l'héritage transgénérationnel éventuellement traumatique. Dans les psychothérapies parents-bébé, l'extrême sensibilité du tout-petit « aux états affectifs profonds des adultes pousse à l'émergence d'interactions et d'interventions qui ont valeur d'interprétation » (Rosine Debray, 1993, p. 39). À l'analyste de savoir s'il convient de les amplifier ou de les modérer.

Le travail des résistances, le travail des transferts seraient-ils toujours à redécouvrir, à définir en séance ?

Toutefois, les intrications entre processus psychiques et réalités historiques et socio-économiques demeurent complexes et indissociables. La résistance à la psychanalyse est-elle le marqueur d'une évolution sociétale ? Le déni de la vie psychique de soi, de l'autre, au profit de la recherche d'une « objectivité », d'une pseudo-rationalité rassurante mais réductrice prévaut aujourd'hui. Ce déni de la vie psychique, n'« engendre-t-il pas des monstres », le retour du refoulé des pulsions destructrices ? Le déni des réalités historiques et socio-économiques n'engendre-t-il pas aussi des monstres ? Comment résister ? Par un travail de culture ? Par une résistance politique ?

Références bibliographiques

- Abraham K. (1919/1965). Une forme particulière de résistance névrotique à la méthode psychanalytique. Dans *Œuvres complètes II* : 64-69. Paris, Payot.
- Baranger W. et M. (1961/1985). La situation analytique comme champ dynamique. *Rev Fr Psychanal.* 49 (6): 1543-1571.
- Bion W.R. (1959/2013). Attacks on Linking. *The psychoanalytic Quarterly* 82 (2): 286-300.
- Bouvet M. (1967). *La relation d'objet. Œuvres psychanalytiques I*. Paris, Payot.
- Chabert C. (2003). *Féminin mélancolique*. Paris, Puf.
- Debray R. (1993). Le fonctionnement psychique et l'interprétation lors des consultations de la triade père/mère/bébé. *Rev Fr Psychanal* 57 (1) : 21-39.
- Dejours, Christophe (2015) *Le choix : La souffrance au travail n'est pas une fatalité*. Paris, Bayard.
- Donnet J-L. (2012). L'humour et la séance. *Rev Fr Psychanal* 76 (5) :1649-1658.
- Freud S. (1914g/1981). Remémoration, répétition et perlaboration. Dans *La technique psychanalytique* : 105-115. Paris, Puf.
- Freud S. (1925c [1924] /1985). Résistances à la psychanalyse. Dans *Résultats, Idées, Problèmes II* : 125-134. Paris, Puf.
- Green A. (2002). La position phobique centrale. Dans *La pensée clinique* : 149-186. Paris, Odile Jacob.
- Green A. (2012). Le cadre psychanalytique. Son intériorisation chez l'analyste et son application pratique. Dans *La Clinique psychanalytique contemporaine* : 5-29. Paris, Ithaque.
- Kahn, L. (2018) Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse. Paris, Puf.
- Klein M. (1952 /1988). The origins of Transference. Dans *Envy and gratitude*: 48-56. London, Virago.
- McDougall J. (1972). Un anti-analysant en analyse. *Rev Fr Psychanal* 36 (2) :167-184.
- Rosolato G. (1979). L'analyse des résistances. *Nouv Rev Psychanal* 20 :183-214. Paris, Gallimard.
- Smadja C. (2013). Deuil, mélancolie et somatisation *Rev Fr Psychosom* 44 (2) : 7-24.
- Widlöcher D. (1970). *Freud et le problème du changement*. Paris, Puf.
- Winnicott D.W. (1971/1986). Dreaming, Fantasying and Living. Dans *Playing and Reality*: 31-43. London, Penguin Books.

RFP 2/2025

Argument du thème : Rêve, rêver

Date limite des manuscrits : 01/09/2024

Rédacteurs

Thierry SCHMELTZ

Monique SELZ

Coordination

Sabina LAMBERTUCCI-MANN

*« Qu'on rêve avec plaisir, quand notre âme blessée
Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée ! »
Corneille P., 1672, Pulcherie, Acte II, scène 1*

Rêver est une expérience humaine singulière, solipsiste, « égoïste et asociale » disait Freud, et à la fois universelle, ouverte et partageable. Depuis la nuit des temps, ce phénomène, paradoxal en apparence, a suscité un intérêt considérable et influencé les conceptions du monde, de l'homme et de l'âme. L'aspect irrationnel du rêve, avec son cortège de superstitions, l'a longtemps rendu indigne et écarté de toute attention scientifique. Mais des questions demeuraient : d'où vient le rêve ? Quelle en est sa nature ? Et comment vient-il au rêveur ? Les sciences de l'homme, en leur épistémologie spécifique, ont commencé à établir une compréhension des rapports du rêveur avec un « au-delà », présumé d'essence surnaturelle, pour faire du rêve une révélation provenant de puissances supérieures, dieux ou démons, et du rêveur un messager élu chargé d'annoncer l'avenir. Rétrospectivement, pour Aristote, le rêve était déjà un objet d'investigation psychologique, mais en rien d'origine cosmogonique ou divine, et relevant selon lui des seules lois naturelles de l'esprit humain, plus prosaïquement défini comme « l'activité de l'âme de celui qui dort » (cité par Freud, 1900a, p. 27). Avec le courant « onirologique » qui se développe en Occident au XIX^{ème} siècle, renaît un intérêt sur la question du sommeil et du rêve dans ses rapports avec le passé, la volonté et la folie. L'expérience du rêver ouvre alors un nouveau champ d'exploration où le rêve acquiert un véritable statut d'objet de connaissance. Soutenu par certains travaux et publications remarquables, notamment ceux d'Alfred Maury, de Léon d'Hervey de Saint Denys, de Joseph Delbœuf, et auxquels Freud fera référence (1900a), ce mouvement cherche à édifier une psychologie des rêves à partir de la recension détaillée et de la compréhension fine de productions oniriques dont la mise à jour « d'instincts peu avouables » et de « passions bestiales et sauvages » supportait volontiers, au nom du développement de la Science, l'impudeur de leurs contenus.

Dans le domaine de la psychanalyse naissante, et sur fond de l'héritage des recherches antérieures, Freud engage des travaux rigoureux centrés autour de cette « autre scène ». Ses découvertes sur la fonction du rêve, ses sources, ses matériaux, ses procédés de formation, le « travail de rêve » proprement dit en ses différentes partitions topiques, ainsi que la méthode de son interprétation et sa signification profonde bouleversent les approches connues et rompent définitivement avec toute logique prémonitoire et une mythique clef des songes. Elles marquent un tournant décisif en révélant une dimension de la vie psychique jusque-là ignorée, non seulement par la distinction du contenu manifeste des pensées latentes du rêve, mais également en posant l'universalité de fantasmes inconscients, généralement de nature sexuelle, au cœur du processus onirique. Produit d'une opération psychique propre au rêveur, le rêve prend désormais le sens d'un message que le sujet organise pour lui-même et s'adresse à lui-même ou transférentiellement à autrui, le psychanalyste, dans la cure.

À côté de *L'Interprétation du rêve*, œuvre princeps de Freud (1900a) et remaniée avec le concours de différents contributeurs (Jung G., Adler A., Rank O., Ferenczi S.) jusqu'à sa huitième et ultime édition en 1930, pas moins de trente-quatre articles et conférences seront consacrés à la doctrine du rêve, et publiés entre 1899 et 1938, témoignant du souci permanent de Freud d'en approfondir sans cesse l'élaboration dans un dialogue constant avec ses contemporains. Si le rêve est appréhendé au début comme une formation symptomatique qui a à voir avec les psychonévroses, Freud s'interroge sur le système de perception et sur le statut de la mémoire dès lors que le rêve rapporte des souvenirs que la conscience semblait avoir perdus. Aussi est-il admis que toute impression, toute perception psychique laissent une trace inaltérable susceptible de revenir indéfiniment au jour, marquant ainsi la dimension intemporelle de l'inconscient. Dès 1895, Freud comprend que le rêve a valeur d'accomplissement de souhait (*Wunscherfüllung*), du moins de tentative de réalisation. Aujourd'hui, la chose semble entendue comme une affaire évidente et presque banale. Mais peut-être ne mesure-t-on pas suffisamment le caractère extrêmement moderne et novateur, quasi révolutionnaire et subversif (qu'avait reconnu en son temps le courant surréaliste) de la conception freudienne du « rêver » *dans* et *pour* la vie psychique. En effet, Freud pose que loin d'être le signe d'une activité mentale dégradée, affaiblie et dissociée (Freud, Breuer, 1895d), le travail de rêve a une fonction psychique essentielle qui vise le traitement actif de la conflictualité interne, conséquence de la mise en tension entre désir et défense, annonçant l'autocratie du principe de plaisir sur les lois référées au principe de réalité.

Notons que la *Traumdeutung* a partie liée avec l'hystérie, que Freud a particulièrement étudiée et à laquelle il reprend la thèse de la signification des symptômes névrotiques en tant que formation de compromis à l'égard du retour du refoulé. En conséquence, ce serait la tendance du refoulé à revenir dans l'état de sommeil qui serait constitutive de la condition même du rêver. Mais cette condition doit encore conjindre trois ordres de désir dont aucun, à lui seul, ne saurait provoquer le rêver : le souhait de dormir, le désir formé à partir des restes diurnes, des impressions frustrées de la veille ou des pensées latentes du préconscient, et celui issu d'une motion infantile inconsciente. La reviviscence de cette motion refoulée vient apporter le renfort pulsionnel indispensable aux pensées préconscientes qui offrent ainsi au rêve un support pour déplacer des valeurs psychiques, transférer leur intensité et transposer leur potentiel d'affect. La régression temporelle dont procède le rêver permet ainsi le transfert sur du récent d'une scène infantile. En se substituant à l'agir, le rêver permet au jeu interne des représentations de se déployer dans une grande latitude fantasmagorique et de donner d'autant plus libre cours à ses investissements qu'aucun danger réel n'est à craindre dans la réalité externe dont le sujet est coupé. L'abaissement partiel de la censure donne au rêve la possibilité d'apporter son quantum de satisfaction hallucinatoire au représentant psychique de la pulsion et d'acquiescer ainsi une qualité de régulation économique de l'appareil psychique dans le but de préserver le sommeil du rêveur.

Fonction essentielle du psychisme du sommeil, le rêver est donc issu d'une incitation libidinale ou agressive qui vient troubler l'équilibre narcissique du dormeur. En tant que destin pulsionnel, le rêve se constitue d'abord dans le jeu des processus primaires, via la condensation et le déplacement, pour transformer les pensées latentes et en permettre la figurabilité visuelle. Suscitant un mouvement de régression topique, le travail de rêve engage une régression du verbal au figuratif, de la pensée à l'image, de la représentation de mot à la représentation de chose, du fond à la forme. Bien qu'amoindrie dans l'état de sommeil, la censure continue d'œuvrer à bas bruit et sollicite le travail de déformation. Une élaboration secondaire préconsciente se charge alors de travestir le désir inconscient sans en modifier la qualité. Elle crée une mise en scène factice, à forte teneur symbolique, à partir de matériaux préconscients et des vestiges infantiles refoulés (impressions sensorielles primitives, empreintes prégénitales et fixations œdipiennes), ainsi que des motions de désir actuelles qui se présentent au cours du sommeil.

L'agencement terminal en caractérise la forme manifeste et déguisée. L'exigence de cohérence du moi incite l'élaboration secondaire à produire des liaisons de rationalisation afin de rendre le rêve relativement ordonné, unitaire et intelligible, même s'il peut paraître absurde au premier abord (Diatkine R., 1974). L'après-coup du rêve engage, en sa relation au langage, une transmutation de l'image au discours lorsque le rêve, vécu en figurations composites, est mis en récit et s'ouvre à l'associativité du rêveur. À l'instar du mot d'esprit (Freud, 1905c), le rêve n'est pas une fin en soi mais un moyen pour libérer des tendances qui seraient d'ordinaire retenues si elles ne se présentaient pas dans des formes modifiées qui en permettent le travestissement relatif. Il s'agit en effet de faire droit à une vérité subjective, la vérité de l'affect et du désir, sans l'énoncer en tant que telle.

C'est par le rêve de « L'injection faite à Irma » que débute le travail auto-analytique de Freud et que s'inaugure l'histoire de la méthode psychanalytique (Anzieu D., 1959). En appui sur la relation transférentielle avec son ami Wilhelm Fliess, Freud cherche à rendre compte de la complexité des relations entre le contenu manifeste du rêve et les véritables pensées qu'il recouvre. Parfois assimilé à un rébus, le rêve est pour Freud – de la première topique – un accomplissement déguisé d'un désir caché que l'interprétation doit débusquer pour dénouer le conflit psychique. La radicalité de cette position doctrinale interroge bien entendu les rêves pénibles, d'échec ou de punition, ainsi que ceux qui suscitent un vécu d'angoisse intense, tant ils apparaissent antinomiques du *schibboleth* freudien. Avec *Au-delà du principe de plaisir*, Freud (1920g) va sortir de cette aporie en introduisant des exceptions référées à la compulsion de répétition et aux fixations traumatiques non élaborées qui maintiennent libre une charge libidinale trop élevée. Le rêveur acquiert ainsi une fonction de « liaison psychique d'impressions traumatiques » par petites quantités. S. Ferenczi (1934 [1931]) prolongera cette conception en généralisant la « fonction traumatolytique » du rêveur comme incitation permanente à l'introjection des reliquats psychiques non intégrés. Plus tard, W.R. Bion étendra cette tendance d'un « métabolisme psychique » à partir d'un modèle digestif du fonctionnement de l'« appareil à penser » dans ce qu'il va appeler le travail- α -du-rêve (1959), inaugurant la « capacité de rêverie maternelle » (1962). S'agissant des rêves de châtiment, Freud mettra l'accent dans le cadre de la deuxième topique sur la composante masochique de la constitution sexuelle (1924c) et sur l'incidence de la répression exercée par le surmoi sur les désirs issus du ça dans le processus du rêveur (1933a).

Face aux exigences de la culture qui imposent limitations et restrictions à la satisfaction pulsionnelle et qui rendent la vie difficile à supporter, comme le souligne Freud (1930a), le rêve viendrait opportunément suppléer, sur un mode hallucinatoire et jusqu'à un certain point, à la satisfaction de désirs non-aboutis, frustrés, réprimés à l'état de veille et refoulés. Mais les rêves, y compris les rêves d'enfants, sont-ils toujours interprétables selon cette perspective ? Comment envisager par ailleurs la dimension pathologique de l'onirisme ? Nous avons vu que le « rêve » peut produire différents types de rêves selon la nature des motions pulsionnelles qui l'y incitent et de la valeur économique et dynamique des instances psychiques qui y participent. Avec l'élaboration d'une conception métapsychologique de la structure et du fonctionnement de l'appareil psychique s'articulant autour de la théorie du refoulement, l'interprétation des rêves est véritablement devenue le premier modèle de l'investigation psychanalytique. Est-ce toujours le cas aujourd'hui ? Compte tenu des changements de paradigmes actuels pour penser l'altérité et envisager la clinique contemporaine, le rêve, assorti des associations du rêveur, constitue-t-il toujours le substrat essentiel de l'interprétation voire la pierre angulaire de la démarche analytique ? Ce faisant, sa systématisation exclusive et « militante » ne comporterait-elle pas le risque de fétichiser l'objet-rêve en négligeant la part - voire en déniait la fonction - transférentielle de son advenue dans le processus de la cure, comme le redoutait J.-B. Pontalis (1977) ?

A l'inverse, l'évolution de la pratique psychanalytique, à la faveur d'une certaine propension aux aménagements de cadre, ne contribue-t-elle pas à une forme de détournement voire de désintérêt pour le travail de rêve ? Le rêve serait-il alors en voie de devenir une pensée comme une autre dans la constellation transféro-contretransférentielle, un matériel comme un autre dans la dynamique de la cure ? La méthode d'interprétation serait-elle de nos jours tombée en désuétude ? En ce cas, l'interprétation du rêve peut-elle être encore considérée comme la « *via regia* menant à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique » (Freud, 1900a [ajout de 1909], p. 663) ? Et que dire de ces cures, particulièrement repérées en clinique psychosomatique, marquées par une absence récurrente de rêves ?

À l'ère du numérique et de la massivité d'usage des écrans, la réalité virtuelle ne vient-elle pas estomper les frontières entre la réalité psychique - dont le rêve est l'emblème - et la réalité tangible au risque d'une confusion dommageable des limites du moi dont l'unité serait ainsi menacée ? Quels liens le rêve entretient-il avec certains processus psychopathologiques ? Finalement, en quoi l'activité du rêve, tant dans le psychisme du sommeil que dans l'état vigile (rêve éveillé), pourrait-elle encore nous instruire sur la nature du fonctionnement psychique, notamment en ses zones obscures et, plus généralement, sur la vie d'âme ?

Ce numéro de la *Revue française de psychanalyse* invite à se réunir autour d'une autre « table d'hôte » pour ouvrir un espace commun de rêverie, d'échange et de partage sur les questions que continuent de poser le rêve et le rêver... Ne serait-ce que pour démentir la sentence lugubre que Freud livrait en 1933 : « Les analystes se comportent comme s'ils n'avaient plus rien à dire sur le rêve, comme si la doctrine du rêve était close. » (Freud, 1933a [1932]/1995, p. 88)

Références bibliographiques

- Anzieu D. (1959/1988). *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Bion W. R. (1959/2005). *Cogitations*. Paris, In Press.
- Bion W. R. (1962/1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Delbœuf J. (1885/1993). *Le sommeil et les rêves et autres textes*. Paris, Fayard.
- Diatkine R. (1974). Rêve, illusion et connaissance. *Rev Fr Psychanal* 38 (5-6) : 761-1232. Paris, Puf.
- Ferenczi S. (1934 [1931]/1982). Réflexions sur le traumatisme. *Œuvres complètes*, Psychanalyse VI : 139-147. Paris, Payot.
- Freud S. (1895d [1893-1895]/2009). Études sur l'hystérie. *OCF.P*, II : 9-332. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1901a [1900]/2012). Du rêve. *OCF.P*, V : 15-71. Paris, Puf.
- Freud S. (1905c/2014). Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient. *OCF.P*, VII. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917a [1915-1917]/2000). Leçons d'introduction à la psychanalyse. *OCF.P*, XIV : 9-480. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917f [1915]/1988). Complément métapsychologique à la doctrine du rêve. *OCF.P*, XIII : 245-258. Paris, Puf.
- Freud S. (1920f/1996). Compléments à la doctrine du rêve. *OCF.P*, XV : 339-342. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1923c/1991). Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve *OCF.P*, XVI : 165-179. Paris, Puf.
- Freud S. (1924c/1992). Le problème économique du masochisme. *OCF.P*, XVII : 9-23. Paris, Puf.
- Freud S. (1925i/1992). Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation du rêve. *OCF.P*, XVII : 173-188. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932]/1995). 29^e leçon : révision de la doctrine du rêve. *OCF.P*, XIX : 87-111. Paris, Puf.
- Freud S. (1940a [1938]/2010). Abrégé de psychanalyse. *OCF.P*, XX : 225-305. Paris, Puf.
- Hervey de Saint-Denys (d') L. (1867/2022). *Les rêves et les moyens de les diriger*. Québec, Unicursal.
- Maury A. (1861/2023). *Le Sommeil et les rêves. Études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent*. Paris, Hachette BNF.
- Pontalis J.-B. (1977). *Entre le rêve et la douleur*. Paris, Gallimard.

RFP 3/2025

Argument du thème : Économie psychique

date limite des manuscrits : 15/11/2024

Riadh BEN REJEB

94 Bd du 9 avril, 1007 Tunis – Riadhbenrejev@yahoo.fr

Benoit SERVANT

53 Bd Henri Sellier, 92150 Suresnes - benoit.y.servant@wanadoo.fr

Coordination

Vassilis KAPSAMBELIS

Force est de constater que l'œuvre de Freud est marquée par un recours massif à un lexique appartenant à l'univers de « l'économie quantitative », plus précisément celui de la finance et du commerce. Il s'agit de notions et termes aux colorations métaphoriques de banquiers et de gestionnaires du marché monétaire : *placement, transfert, conversion, investissement, réserves, épargne, sommation, accumulation, retrait* (d'investissement), *somme, montant* (d'affect, *pulsionnel*), *quantum* (d'affect), *capital, monnaie, prix, bénéfiques, gain, dette*, etc., l'ensemble des opérations étant réalisé par l'appareil psychique. Ces notions ont jalonné les écrits de Freud tout au long de sa carrière. Même si on les croise notamment dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves* (Freud, 1900a), ce n'est qu'en 1915 que Freud va isoler et proposer « un point de vue économique » qui va accompagner la genèse et le fonctionnement de ses deux topiques.

Voyons la préhistoire et le développement de cet axe économique.

Les premières traces reflétant l'intérêt que porte Freud au discours économique et à la mesure datent de 1895. Dans une lettre adressée à Fliess en date du 25 mai 1895, il écrit : « Deux ambitions me dévorent : découvrir quelle forme assume la théorie du fonctionnement mental quand on y introduit la notion de quantité, une sorte d'économie des forces nerveuses et, deuxièmement, tirer de la psychopathologie quelques gains pour la psychologie normale » (Freud, 1950a [1887-1902]/1956, p. 106). Dans l'*Esquisse*, rédigée la même année, Freud présente une « première notion fondamentale : le concept de quantité » (1950b [1895]/1956, p. 316). La quantité (d'énergie) occupe une place importante au niveau du passage d'un neurone à l'autre. Elle détermine et distingue les sensations de déplaisir et de plaisir. Elle est en lien avec la fonction de décharge et de liaison. Freud introduit l'idée d'une couche psychique protectrice qu'il nomme « pare-quantité », notion qui évoluera en 1920 en « pare-excitation ». Breuer participe la même année à consolider l'importance des aspects quantitatifs dans ses « Considérations théoriques » (Freud et Breuer, 1895d).

La dimension économique se manifeste largement ensuite en 1900 dans *L'interprétation des rêves* à travers les notions déjà citées (Freud, 1900a).

En 1905, la dimension économique s'impose magistralement pour expliquer la technique de création des jeux de mots. Dans son ouvrage *Le mot d'esprit*, Freud citant Hamlet² écrit : « Il semble que tout soit affaire d'économie » et il parle pour la première fois de « concept d'économie » (Freud, 1905c/2014, p.100). Il s'agit d'économie de pensées, de mots, de dépenses (*ibid.* pp.101-102). La tendance à l'économie est liée à la condensation. Dans cet ouvrage, Freud applique largement le concept d'économie au psychisme. Il écrit : « ...un tel gain de plaisir [obtenu par le mot d'esprit] correspond à l'économie réalisée sur la dépense psychique³ » (*ibid.*,

² « Économie, économie, Horatio ! » (Acte 1, scène 2).

³ Mise en italique par Freud.

p. 225). Et il affirme : « Allégement de la dépense psychique déjà existante et économie d'une dépense qui serait à effectuer, tels sont donc les deux principes auxquels se ramène toute technique du mot d'esprit » (*ibid.* p. 239). Freud va encore plus loin puisqu'il utilise l'expression « économie psychique⁴ » et la compare à une « entreprise commerciale ». Il est question de « chiffre d'affaires », de « bénéfice », de « consommation », de « dépense », de « frais d'exploitation », de « montant de la dépense », de « pertes », de « l'économie de détail », etc. Et de façon analogue, Freud parle « d'entreprise psychique » (*ibid.* pp.284-285). Ce livre sur le mot d'esprit marque à lui seul une étape et un tournant capital dans la genèse de la pensée freudienne concernant « l'économie psychique » et de ce qu'on pourrait appeler une « comptabilité psychique ». Il y revient dans les mêmes termes dans sa *Formulation sur les deux principes du fonctionnement mental*. Il y parle même de « monnaie névrotique » (Freud, 1911b/2001, p. 138).

L'année suivante, lors d'une réunion de la Société psychanalytique de Vienne du 7 février 1912, Freud affirme : « Les différences entre les individus normaux et les névrosés sont de nature quantitative et non qualitative » (Nunberg et Federn, 1975 [1912-1918]/ 1983, p. 59).

Mais ce sont deux textes métapsychologiques rédigés en 1915 qui vont introduire le « point de vue économique » de façon évidente. Dans le premier consacré aux « pulsions » (1915c), Freud distingue clairement trois grandes polarités qui dominent la vie psychique : « On pourrait désigner celle d'activité-passivité comme la biologique, celle de moi-monde extérieur comme la réelle, enfin celle de plaisir-déplaisir comme l'économique » (Freud, 1915c/1988, p. 187). Dans le second texte consacré à « L'inconscient » (1915e), Freud arrive enfin à isoler, pour la présentation et la compréhension des phénomènes psychiques, « un troisième point de vue, outre le dynamique et le topique, l'économique qui s'efforce de suivre les destins des grandeurs d'excitation et de parvenir à une évaluation au moins relative de celles-ci » (Freud, 1915e/1988, pp. 222-223). Des processus entrent en jeu pour gérer la « grande mobilité des intensités d'investissement. Par le procès de *déplacement*, une représentation peut céder tout le montant de son investissement à une autre, par celui de la *condensation*, s'approprier tout l'investissement de plusieurs autres » (Freud, *ibid.*, p. 227-228). Le « point de vue économique » est clairement défini à ce stade de l'œuvre de Freud. Il s'agit d'une affaire de quantité, de dosage d'énergie et de « grandeurs d'excitation ».

Freud revient ensuite à la question « économique » dans *Introduction à la psychanalyse* (1916-1917). Pour lui, « le terme *traumatique* n'a pas d'autre sens qu'un sens économique » (Freud, 1916-1917a [1915-1917]/1974), p. 256). Et il ajoute plus loin (p. 353) : « Le but final de l'activité psychique qui, au point de vue qualitatif, peut être décrit comme une tendance à acquérir du plaisir et à éviter la peine, apparaît, si on l'envisage au point de vue économique, comme un effort pour maîtriser les masses (grandeurs) d'excitations ayant leur siège dans l'appareil psychique et d'empêcher la peine pouvant résulter de leur stagnation ». La même idée sera présentée dans *Psychanalyse* en 1926.

En 1924, le terme « économie » apparaît au niveau du titre d'un article de Freud, quand il s'attaque directement au « problème économique du masochisme » (Freud, 1924c/1992). Dans une lettre adressée à Pfister datée du 18 janvier 1928, Freud écrit : « On peut attendre de l'endocrinologie, comme une possibilité future [...], les moyens d'agir aussi sur ces facteurs quantitatifs et le mérite d'avoir ouvert la voie à cette thérapeutique organique resterait alors à l'analyse » (Freud, 1928/1963, p. 175). Il anticipe ainsi le rôle important de la chimiothérapie sur l'équilibre mental du sujet (Widlöcher, 2002, p. 361).

Il reprendra ce thème en 1932 dans la *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, en 1937 dans *Analyse terminée et analyse interminable* et en 1938 dans *Abrégé de psychanalyse*. Ce sont ces aspects qui vont à juste titre encourager les spécialistes de la

⁴ « *psychische Oekonomie* ».

psychosomatique à aborder les maladies organiques sous l'angle « économique ». Il s'agit principalement de travaux sur « l'économie psychosomatique » initiés notamment par Pierre Marty et toute l'Ecole de Psychosomatique de Paris (Marty, 1969, 1976) dont on connaît les liens avec la conception, relativement abandonnée, de névrose actuelle.

À la lumière de ce bref et synthétique survol, on réalise que la notion d'économie psychique permet de comprendre l'ensemble des transactions énergétiques et la circulation de « valeur » qui s'opèrent au niveau de la psyché (Laplanche et Pontalis, 1967/1996, p. 128). Le « point de vue économique » permet de décrire les mouvements qui se jouent dans l'univers des pulsions et d'étudier le déplacement des quantités d'investissements et désinvestissements entre les instances de l'appareil psychique, leurs changements d'intensité ou leurs oppositions, le fonctionnement des différents mécanismes de défenses tel le refoulement, la censure, les fixations, les régressions. Les trois points de vue (topique, dynamique et économique) s'arrangent pour se compléter tout en tenant compte de l'axe génétique, plus particulièrement de l'érotisme spécifique au stade anal (Freud, 1908b/2007). La distribution de l'énergie libidinale et des émotions fait qu'il y a une certaine répartition de la libido entre la pensée, le symptôme, le fantasme, la parole, le corps, la motilité. Cette répartition des réserves psychiques, de l'activité-passivité, de l'amour et de la haine rappelle l'adage ancestral selon lequel : « il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier ». Ce point de vue est donc très présent dans la réflexion contemporaine sur la cure, le transfert, et les enjeux de déliaison et de liaison qui s'y déploient.

Pourtant, malgré l'importance de cette dimension, il faut signaler qu'aucun numéro de revue de psychanalyse ne lui a été consacré. Il n'y a pas d'entrée consacrée à ce propos dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* de Roudinesco et Plon (1997). La revue de la littérature montre la rareté de la recherche sur cette question (Clancier, 1998, Assoun, 2009). Dans ses travaux, Alain Deneault (2005 et 2021) laisse comprendre que Freud se serait inspiré des préoccupations du philosophe de la biologie Richard Avenarius (1876/1903) et des liens qu'il établissait entre biologie, physiologie et économie. Avenarius appliquait le lexique économique à la biologie et à la pensée (Deneault, 2005, p. 60).

Dans son ouvrage *La nouvelle économie psychique*, Charles Melman (2010) propose une révision de la métapsychologie freudienne, plus particulièrement sur le plan économique, à la lumière des nouvelles formes cliniques (addictions notamment), les nouvelles symptomatologies, formes de défenses et diagnostics.

On peut y ajouter « les organisations limites » et les diagnostics à la mode du genre « bipolaire ». Le *malaise dans la culture* décrit par Freud en 1930 ne fait qu'évoluer de façon continue en fonction des mutations et transformations culturelles, sociales et familiales. Entre excès de refoulement sexuel spécifique aux sociétés patriarcales et exhibition de niveau de liberté sexuelle qui caractériserait un certain retour au matriarcat, les repères ne cessent de changer : le rapport à la loi, à la fonction paternelle, à l'ordre symbolique, à l'imaginaire, au réel, au concret et immédiat, au miroir (les écrans), au corps, etc. On peut élargir le débat vers des questions autour de l'économie psychique à l'adolescence ou en lien avec le vieillissement ou encore en rapport avec les groupes.

Concernant la rareté des travaux sur ce point de vue économique, il est vrai qu'il a parfois été discuté au sein même de la communauté psychanalytique, ainsi que le souligne René Roussillon dans son article sur ce sujet (2002, p. 488). Ceci tient en partie au fait qu'il peut apparaître paradoxal, puisque si d'un côté il s'inscrit dans le projet de Freud de se démarquer des spéculations philosophiques pour engager une démarche scientifique rigoureuse référée à la biologie, la neurophysiologie et le quantitatif, il repose souvent sur un usage très métaphorique et polysémique du lexique économique. Cette ambiguïté ne reflète-t-elle pas cet enjeu combien difficile, qui fait pourtant la spécificité de la psychanalyse, de tenter d'articuler le quantitatif et le qualitatif, la force et le sens ? Comme l'indique Roussillon, l'approche en termes économiques semble d'autant plus précieuse que l'on aborde des pathologies plus difficiles, et tout

particulièrement traumatiques, ainsi des « esclaves de la quantité » décrits par Michel de M'Uzan (1994). Et Claude Le Guen (2008) souligne : « Peut-être facteur le plus complexe et le plus ardu de la métapsychologie, l'économique en est aussi le plus concret » (p. 872).

Références bibliographiques

- Assoun P. L. (2009). La quantité ou le facteur économique. Dans *La métapsychologie* : 48-56. Paris, Puf.
- Clancier S. (1998). Le point de vue économique. Dans *Freud* : 75-88. Paris, Érès.
- Deneault A. (2005). L'argent comme préconscient culturel. L'économie psychique selon Avenarius, Simmel et Freud. *Coq Héron* 183 : 59-74.
- Deneault A. (2021). *L'économie psychique*. Québec, Lux Editeur.
- Freud S. (1950a [1887-1902]/1956). *La naissance de la Psychanalyse*. Paris, Puf.
- Freud S. (1950b [1895]/1956). Esquisse d'une psychologie Scientifique. Dans *La naissance de la Psychanalyse*. Paris, Puf.
- Freud S. et Breuer J. (1895d/1956). *Études sur l'hystérie*. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P, IV*. Paris, Puf.
- Freud S. (1905c/1988). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1908b/2007). Caractère et érotisme anal. *OCF.P, VIII* : 187-194. Paris, Puf.
- Freud S. (1911b/2001) Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques. Dans *Résultats, idées, problèmes I* : 135-143. Paris, Puf.
- Freud S. (1915c/1988). Pulsions et destins de pulsion. *OCF.P, XIII* : 163-185. Paris, Puf.
- Freud S. (1915e/1988). L'inconscient. *OCF.P, XIII* : 205-242. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917a [1915-1917]/1974). *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Payot.
- Freud S. (1924c/1992). Le problème économique du masochisme. *OCF. P, XVII* : 9-23. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P, XVIII* : 243-333. Paris, Puf.
- Freud S. (1963/1966). *Correspondance de S. Freud avec le pasteur Pfister 1909-1939*. Paris, Gallimard.
- Laplanche J., Pontalis J.-B. (1967/1996). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, Puf et Liban, Delta.
- Le Guen C. (2008). Métapsychologie. Dans C. Le Guen (dir.). *Dictionnaire Freudien* : 838-877. Paris, Puf.
- Marty P. (1969). Notes cliniques et hypothèses à propos de l'économie de l'allergie. *Rev Fr Psychanal* 33(2) : 246.
- Marty P. (1976). *Les mouvements individuels de vie et de mort. Essai d'économie psychosomatique*. Paris, Payot.
- Melman Ch. (2010). *La nouvelle économie psychique*. Paris, Érès.
- M'Uzan de M. (1994). Les esclaves de la quantité. Dans *La bouche de l'Inconscient* : 155-168. Paris, Gallimard.
- Nunberg H. & Federn E. (Ed.), (1975 [1912-1918]/1983). *Les premiers psychanalystes : Minutes de la Société psychanalytique de Vienne. Tome IV*. Paris, Gallimard.
- Roussillon R. (2002). Économique (point de vue-). Dans A. de Mijolla (dir.). *Dictionnaire International de la Psychanalyse* : 488-489. Paris, Calman-Lévy.
- Widlöcher D. (2002). L'avenir nous apprendra peut-être... Psychothérapie et chimiothérapie : quels rapports ? *Rev Fr Psychanal* 66 (2) : 361-369.

RFP 4/2025
Argument du thème : Besoin de punition
date limite des manuscrits : 15/01/2025

Jean-Louis BALDACC^{*}

46 rue de la Clef, 75005 Paris – jlbaldacci@gmail.com

I

Le besoin de punition, écrit Freud en 1932 (1933a, p. 191), « *est le pire ennemi de notre effort thérapeutique. Il est satisfait par la souffrance qui est liée à la névrose et qui pour cette raison, il est attaché à l'état de maladie. Il semble que ce facteur, le besoin de punition inconscient, participe à toute maladie névrotique* ». Mais cette généralisation ne concerne-t-elle que la névrose ?

Dans une lettre à Thomas Mann du 29 novembre 1936 (Jones, 1957, p. 519), Freud cite le cas de Napoléon. Selon lui, ses désirs de mort à l'égard de son frère aîné Joseph se retournent en leur contraire, le faisant aimer ce frère plus qu'aucun être au monde avec une conséquence : « *l'ancienne agressivité, jadis libérée, n'attendait que d'être déplacée sur d'autres objets. Des centaines de milliers d'individus indifférents expieront le fait que le petit homme féroce a épargné son premier ennemi* ». Expiation, punition, besoin de punir !

Quant à l'amour pour Joseph, il se déplace sur Joséphine grâce au prénom qui permet, je cite, de « *transférer sur elle une partie du tendre attachement qu'il ressent pour son frère aîné* ». Ensuite, entraîné par les circonstances, sa répudiation de Joséphine précipite le déclin : « *Le grand destructeur travaille dès lors à sa propre destruction. La campagne de Russie, hasardeuse, mal préparée, entraîne sa chute. C'est comme l'autopunition de son infidélité envers Joséphine, du retour de son amour vers l'hostilité originaires à l'égard de Joseph...* »

L'amour et le besoin de punir ne sont plus capables de contre-investir la haine, retournement et autopunition deviennent nécessaires.

Avec cet exemple, le besoin de punition s'étend bien au-delà de la névrose jusqu'au caractère et détermine des formes particulières de masochisme, masochisme moral et masochisme social, selon le terme de Reik (1941, p. 246-258).

II

Avant cette lettre, Freud a déjà exploré le lien entre caractère et besoin de punition, en particulier chez « ceux qui échouent du fait d'un succès » (Freud 1916d/1985). Il montre avec Macbeth et Rommersholm que la réussite dans la quête meurtrière du pouvoir ou de l'objet incestueux entraîne l'échec. Les refus de la loi, de la limite et de la menace de castration sur lesquels ces succès reposent, reviennent sur un mode dévastateur et amplifié allant de la stérilité sexuelle à la mort en passant par la folie. Mais ce retour de la loi morale n'est pas rapporté comme chez Œdipe à une figure du destin ou déterminé par la seule pression sociale.

^{*} Psychiatre, psychanalyste, membre titulaire formateur de la Société psychanalytique de Paris. Il a été Médecin directeur du Centre de consultations et de traitements psychanalytiques Jean Favreau de 2000 à 2015, expérience dont rendent compte ses travaux sur la consultation psychanalytique.

Non, dans ce même article consacré au caractère, Freud propose avec « les criminels par conscience de culpabilité », que la culpabilité antérieure à l'acte peut le déterminer. L'acte criminel ne correspond alors pas seulement à la recherche d'une satisfaction sadique passagère mais vise aussi l'apaisement durable de la punition.

III

Si la culpabilité peut préexister à l'acte criminel, c'est qu'elle n'est pas nécessairement liée à son exécution. L'intention criminelle seule peut suffire et Freud de poursuivre son exploration de la culpabilité en s'appuyant en particulier sur ces criminels par procuration que sont Hamlet et les frères Karamazov. Ils lui permettent de retrouver l'importance du meurtre du père : avec Hamlet, la culpabilité prend une dimension trans-individuelle et se trouve intimement mêlée à la punition et il cite Shakespeare, « *Traitez chaque homme selon son dû et qui échappera au fouet ?* » (Freud, 1928/1994, p. 220) ; avec les frères Karamazov, la culpabilité fraternelle partagée devient spécifique du genre humain. Tous coupables ! Freud retrouve *Totem et tabou*, l'importance du lien fraternel et de ses avatars : tous les frères sont porteurs par identification du meurtre initial. La culpabilité se fait inconsciente mais nul ne peut y échapper, même pas les plus vertueux dont la rigueur ne fait que paradoxalement exacerber le besoin de punition. Pensons aux mortifications !

Comme la culpabilité partagée par tous, le besoin de punition devient également partageable, il peut aussi se vivre par procuration selon un large spectre allant du sacrifice à la crainte sacrée devant la folie, du spectacle de l'exécution publique au soin le plus empathique prodigué avec compassion et tout cela par « *identification sur la base des mêmes impulsions meurtrières* » (*ibid*, p. 221).

IV

Ainsi le besoin inconscient de punition participant de « toute maladie névrotique » selon la formule freudienne déjà citée apparaît en référence à l'épilepsie de Dostoïevski profondément liée à la tentative de répéter et d'éviter le meurtre du père grâce à l'identification. Se pose alors la question de ce qui fait la variété des formes cliniques « de ces mêmes impulsions meurtrières », selon tout le spectre allant de la paranoïa à la mélancolie, en passant par leurs atténuations perverses et névrotiques. Peut-être faudrait-il même y ajouter les attaques morcelantes du moi et mutilantes du corps, voire celles du soma, rencontrées dans certaines désorganisations somatiques ? Serait-ce les aléas du processus identificatoire dans la genèse du surmoi qui seraient déterminantes ? Comme l'écrit Freud dans « Névrose et psychose », « *le comportement du surmoi, contrairement à ce qui s'est passé jusqu'à présent, devrait être pris en considération dans toute maladie psychique* » (1924b/1973, p. 285). Or ce comportement peut être caractérisé par l'exercice d'une autorité cruelle à la fois punitive et protectrice qui exercerait son pouvoir sur le moi et/ou la réalité avec plus ou moins de force, selon un mode tantôt autocratique, tantôt « démocratique », ce dernier autorisant alors contradiction et débat.

La question se pose de savoir comment éviter au besoin de punition de rester sous la domination exclusive d'un surmoi despotique et destructeur, de quitter l'actualité de l'agir et d'entrer dans l'univers imaginaire et sexuel du fantasme. Or cette possibilité semble se réaliser avec le fantasme « on bat un enfant » paradigme du fantasme masochique érotique dont Freud (1919e/1996) nous détaille la construction étape par étape. La construction de ce fantasme engage l'indétermination progressivement croissante, d'une part de l'autorité qui inflige la punition, et d'autre part de l'identité des enfants qui la subissent. Pour l'autorité punitive cela va en effet du père à n'importe quel autre supérieur en passant par le maître ou le professeur, et pour l'enfant puni, de l'auteur du fantasme à tous ces enfants indéterminés

en passant par l'autre enfant comme double. Serait-ce cette troisième phase du fantasme, cette indétermination /incertitude, qui en serait la condition initiale, une condition qui ne ferait de la menace de punition qu'affaire de discours ? Corollaire de la question, serait-ce la fixation à l'objet qui altérerait le processus identificatoire au cœur du fantasme au point d'imposer le recours à l'acte punitif ?

V

Beaucoup de questions donc ! Elles nous imposeront de nous recentrer sur la situation analytique, et de nous demander si le besoin de punition est bien « notre pire ennemi ». En effet, il participe aux impasses rencontrées, aux analyses interminables, à la réaction thérapeutique négative, et aux différents agirs qui défont le processus analytique ou le menacent. Mais, n'est-il pas aussi un puissant allié qui incontournable permet d'accepter les contraintes de la cure et d'en chercher l'issue ?

Références bibliographiques

- Freud S. (1916d/1985). Quelques types de caractères dégagés par le travail analytique. Dans *L'inquiétante étrangeté* : 146-168. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1919e/1996). « Un enfant est battu » : contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles. *OCF.P*, XV : 115-146. Paris, Puf.
- Freud S. (1928b [1927]/1994) Dostoïevski et le mise à mort du père. *OCF.P*, XVIII : 205-225. Paris, Puf.
- Freud S. (1924b [1923]/1973). Névrose et psychose. Dans *Névrose, psychose et perversion* : 283-286. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a/1995), XXXII^e Leçon : Angoisse et vie pulsionnelle. *OCF.P*, XIX : 164-194. Paris, Puf.
- Jones E. [1957/1969]. La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, tome III. Paris, Puf.
- Reik T. (1941/1971). Le Masochisme. Paris Payot.

RFP 1/2026

Argument du thème : Aimer

Date limite des manuscrits : 01/07/2025

Rédacteurs

Klio BOURNOVA, Jean-François GOUIN, Monique SELZ

Coordinatrice

Aline COHEN de LARA

« *L'amour est enfant de bohème
Il n'a jamais connu de loi
Si tu ne m'aimes pas je t'aime
Si je t'aime prends garde à toi* »
Georges Bizet, *Carmen*
sur un livret d'Henri Meilhac et Ludovic
Halévy.

En choisissant comme thème de cet argument « Aimer », il s'agit de mettre au centre de notre proposition le mouvement pulsionnel que le verbe représente, comme le soulignait Didier Anzieu dans sa métaphore de la syntaxe sujet-verbe-objet du processus d'introjection pulsionnelle. Puisant dans ses sources, l'amour porté par ce courant dont l'objet est contingent, représenterait alors l'affect qui se construit au fur et à mesure de ce processus de symbolisation et de l'organisation de la vie fantasmatique. Cette dernière tricote et détricote à partir de la chair instinctuelle, sensuelle, biologique et animale et, au décours de la construction du lien à l'autre, aux autres et à soi-même, « aimer » prend des formes psychiques (subjectives et sociales).

« Aimer » investit une multiplicité de registres : sensuel et sexuel, tendre et affectueux, ainsi que toute la gamme que l'amour décline. Dans cet esprit, Freud reprend à son actif les termes des philosophes grecs, *Éros*, *Philia* et *Agape*.

Devenu clinicien et prenant le chemin de l'exploration de la psyché, la sienne et celle de ses patients, Freud découvre, autrement que par son expérience intime, l'amour comme force et obstacle. S'il est perçu comme un courant opposé au traitement, l'amour devient cependant le principal levier de la cure via l'analyse de son transfert. Freud n'hésitait pas, alors, à qualifier les traitements psychanalytiques de « traitements par l'amour » (Freud, 1907/1976, p. 123). Vers la fin de son cheminement (1930a/1994), il fait de la capacité d'aimer un des objectifs de la cure, voire de la vie psychique elle-même. L'amour est, avec la faim, un des grands ressorts de l'existence humaine et de la psychanalyse qui, elle, s'efforce d'en saisir le caractère largement insaisissable sur un plan conceptuel et métapsychologique. Les poètes, les philosophes, les artistes en font la matière première de leurs créations, pour effleurer au plus près l'âme, l'émouvoir ; ils touchent ainsi à l'universel de l'humanité.

Les psychanalystes n'entendent parler que de cela, d'amour et de désamour, de l'exigence d'aimer éternellement ou de son évitement dans l'éphémère, de l'exaltation passionnelle ou de ses blessures, de ses manques ou de ses achoppements, de faire l'amour ou pas, d'être capable d'aimer ou de défier tout lien quand aimer signifie emprise ou éclatement interne.

Être aimé, aimer l'autre, s'aimer soi-même : tant de directions que le courant d'aimer peut prendre, depuis les sources archaïques des identifications primordiales – quand amour et haine restaient confondus, au temps où incorporer était synonyme de détruire l'objet – jusqu'aux configurations secondairement narcissiques et œdipiennes, en direction de l'autre.

L'aimer et le haïr sont initialement portés de façon indifférenciée par le courant pulsionnel quand la logique du plaisir/déplaisir en termes d'« avaler/cracher » prévaut, quand aimer est équivalent à l'identification et haïr à la différenciation. Ils se trouveront différenciés au décours des identifications secondaires, l'amour pouvant ainsi revêtir la figure inverse de la haine, qui en signe le renversement le plus radical. Aimer obéira alors à la pulsion sexuelle quand haïr sera référée à la pulsion d'autoconservation. « Aimer et haïr pris ensemble s'opposent à l'état d'indifférence ou d'équivalence » (Freud, 1915c/1988). Sous l'influence d'interdits, les barrages refoulants et/ou les clivages repoussent et scindent ce double courant, quand son adresse en direction de l'objet et l'ambivalence des sentiments sont perçues comme menaçantes et en conséquence impensables.

Dans *Pour introduire le narcissisme*, nous trouvons la fameuse formule : « Un solide égoïsme préserve de l'entrée en maladie, mais à la fin l'on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade, et l'on doit tomber malade lorsqu'on ne peut aimer par suite de refusement » (Freud, 1914c/2005, p. 229). Notons qu'elle est précédée de cet autre énoncé : « d'où provient donc en fin de compte dans la vie d'âme cette obligation de sortir des frontières du narcissisme et d'investir la libido des objets ? La réponse conforme à notre cheminement de pensée pourrait être que cette obligation apparaît lorsque l'investissement du moi en libido a dépassé une certaine mesure » (*ibid*, p. 228). Plus loin on lit que « l'être humain a deux objets sexuels originels : lui-même et la femme qui lui donne ses soins » (Freud 1914c/2005/ p. 231).

Ces deux objets indiqués par Freud, la mère et son enfant, ne constituent-ils pas ensemble les sources du courant pulsionnel de la recherche de la satisfaction ? L'émergence du désir et du plaisir ne serait-elle pas d'emblée liée à cet autre/soi au sein de la relation de dépendance primitive, traçant ainsi les formes premières de l'état amoureux diversement marqué par les aléas du deuil originaire et ses angoisses douloureuses ? Cet autre de soi ne sera-t-il pas toujours recherché comme son double imaginaire ? Cela évoque la fable d'Aristophane dans le Banquet de Platon, dans lequel deux moitiés d'être humain cherchent désespérément dans l'amour à retrouver leur unité perdue. Mais ce courant narcissique se trouve-t-il allié ou en contradiction avec les enjeux du choix d'objet hétérosexuel ou homosexuel ? Et qu'en est-il alors de l'amour de l'autre, de la place de l'altérité ?

Au-delà des formes de la séduction narcissique des origines, le sens qui sera donné à l'expérience de l'énamoration, voire de l'« hainamoration » (Lacan, 1975) permettra de nommer l'affect de l'amour. Le sujet pourra alors se « découvrir » en après-coup aimant, puis, comme la clinique le montre dans l'amnésie, la folie ou la mélancolie, recouvrir le fait que « dans l'amour *je* a été un autre » (Kristeva, 2015, p. 60). L'amour sans cet autre n'existe pas, même quand il se retourne sur le *je*, le miroir de Narcisse, tel Woody Allen amoureux : « Bientôt, mon amour, nous ne ferons qu'un : Moi ! ».

Dans « *Totem et Tabou* », Freud affirme que, même après avoir trouvé des objets externes pour leur libido, les êtres humains restent narcissiques et leurs investissements d'objet sont des émanations de la libido résidant dans le moi. « Les états amoureux, états psychologiquement si remarquables, prototypes normaux des psychoses, correspondent au degré maximal de ces émanations, en comparaison avec le niveau de l'amour du moi » (Freud 1912-1913a/1998, p. 299).

Si les investissements d'amour sont alors conformes au moi, « aimer » est valorisé comme toute activité du moi. Dans le cas contraire, l'investissement d'amour est ressenti comme un amoindrissement du moi. Pour Freud, « un amour réel heureux correspond aussi à l'état originaire où libido du moi et libido d'objet ne peuvent être différenciés l'une de l'autre » (Freud,

1914c/2005 p. 241). Il ajoutera : « Le mot “aimer” entre donc toujours plus dans la sphère de la pure relation de plaisir du moi à l’objet et se fixe finalement sur les objets sexuels, au sens le plus étroit, et sur ceux des objets qui satisfont les besoins des pulsions sexuelles sublimées » (Freud, 1915c/1988 p. 184). Ainsi, de l’aptitude à aimer, on passe à l’amour, à la relation amoureuse, à la sexualité, mais aussi, d’une part à la sublimation et d’autre part à la haine, ainsi qu’à l’ambivalence.

Des trois oppositions évoquées dans *Pulsions et destin de pulsion* (1915c/1988), la deuxième, celle entre « aimer » et « être aimé », correspond exactement au retournement de l’activité en passivité et se laisse également ramener à une situation fondamentale, comme dans la pulsion de regarder. « Cette situation s’énonce : s’aimer soi-même, ce qui est pour nous la caractéristique du narcissisme » (Freud, 1915c/1988 p. 180).

L’investissement narcissique est aussi un des constituants de l’amour des parents pour l’enfant, l’autre étant l’investissement de celui-ci en tant que tiers, le plus intime des étrangers. Mères et pères, porteurs des transmissions reçues de génération en génération, tendent à transformer cette « folie narcissique » et se détourner du but sexuel sous l’égide des interdits de l’inceste et du meurtre, pour sublimer l’amour filial dans sa forme tendre. Il s’agit alors de sacrifier pour l’autre une part de l’amour du surmoi ou par le biais de la délégation à l’autre d’une satisfaction qui reviendrait ensuite au moi.

Tomber amoureux, cette maladie ordinaire, nous fait retrouver un vécu adolescent caractéristique du moment de crise, où les vécus les plus archaïques et œdipiens se raniment. C’est alors que l’illusion de retrouvailles avec l’objet primordial se profile à l’horizon d’un en-deçà de tout deuil. Les amours qui brûlent sont d’ailleurs typiques des périodes de crise de la vie. C’est aussi un état qui ravive les traces traumatiques laissant au sujet peu de défenses protectrices. Ceci n’est pas sans provoquer des difficultés pour *faire* l’amour, quand le corps érotique semble absent, quand impuissance ou frigidité se manifestent : « Là où ils aiment, ils ne désirent pas, et là où ils désirent, ils ne peuvent pas aimer » (Freud, 1914c/2005, p. 133). Ils sont alors en quête d’objets qu’ils n’ont pas besoin d’aimer, une des solutions au problème consistant à scinder l’amour et la sexualité, la mère et la femme, à court-circuiter la menace narcissique en rabaisant l’objet sexuel : ceci est un trait fréquent de la sexualité masculine dans son rapport au féminin.

Marquée par la dissymétrie entre les sexes, les manières d’aimer ou d’en souffrir portent toujours une part de destructivité dans les deux sexes. Le tournant de la deuxième théorie des pulsions, Éros et Thanatos, complexifie et met en perspective la dualité amour/haine et indifférence sous l’égide de la liaison et de la déliaison. Aimer est lier et délier à la fois. L’apparition du tiers, la confrontation aux enjeux œdipiens, déclenche l’angoisse de perte et la destructivité désintrançable dont la jalousie est une des figures majeures.

Freud écrivait dans une lettre à Binswanger en 1920 : « c’est [... la jalousie qui me semble pouvoir nous donner la compréhension la plus profonde de la vie psychique, aussi bien normale que pathologique » (Freud, 1908-1938/1995, p. 223). Si la jalousie est « l’affect baptismal de l’œdipe » (Assoun, 2014, p. 59), celle-ci a pu être comprise dans sa proximité avec l’état de deuil. L’autre est donné pour mort pour soi-même. Si le deuil suit la perte, la jalousie l’anticipe. « Le jaloux est menacé d’un deuil entrevu et sans cesse recommencé – deuil qu’il suscite et crée » (*ibid*, p. 21).

« Je ne peux aimer », déclare avec profond désespoir telle patiente, « car dès que quelqu’un me plaît et se rapproche de moi, je m’enchaîne à lui et, alors, la jalousie me détruit ». Enchaînée à l’objet sur fond abandonnique, toute flamme d’amour n’est qu’incendie passionnel qui rend toute attente impossible. Le mouvement de retournement de l’activité à la passivité active et à la réceptivité qui caractérise l’amour au féminin et ses attentes, se conjugue chez elle avec des vécus de vidage interne et d’arrachement qu’elle ne peut stopper que par des retournements auto-sadiques, telles des scarifications.

Alors, oui, aimer semble toujours être une menace « potentielle » comme le précise Thierry Schmeltz dans une conférence donnée en 2019 (Schmeltz, p. 2). Dans le « *Malaise dans la culture* » (Freud 1930a (1929)/1994), Freud reprendra la question des limites du moi qui tendent à s'effacer dans l'état amoureux jusqu'au risque parfois de la dépersonnalisation.

Comment aimer quand l'objet secourable est défaillant ? Si l'amour de transfert émerge comme une réalité psychique qui permettra de remonter vers les sources des événements psychiques, les transferts prenant une tournure passionnelle sont aux limites de l'analysable et appellent à une élaboration constante du contre-transfert. Les transferts passionnels, quand par exemple l'analyste est aimé « en personne », – à la vie/à la mort – nous montrent à la fois les failles identitaires qui ne souffrent pas l'altérité, les achoppements de la régression mais aussi les liens sous-jacents entre amour exclusif et destruction du tiers comme du processus de symbolisation. Alors on n'aime pas comprendre, on « aime » tout court..., et on refuse d'échanger une passion contre le mouvement d'un processus de développement psychique.

Enfin, pour un grand nombre, aimer Dieu est un recours, « la foi sauve ». Mais l'histoire nous montre combien les religions, en particulier monothéistes, où l'amour de l'Un fait fonction de liaison groupale, peuvent aussi déclencher une violence meurtrière dévastatrice, le fanatisme.

Dieu, une idéologie ou la patrie appellent au sacrifice de soi ou des autres par amour de l'Un, de l'unique qui ne souffre pas d'Autre. Aimer et penser se retrouveraient-ils alors antinomiques ?

Aimer et penser ? C'est à partir d'une recherche de la clé de la séance que Bion va théoriser la complexité du lien à l'autre en le partageant en trois types : les liens d'amour (A ou L), les liens de haine (H) et les liens de connaissance (C ou K), liens construits à partir des émotions dans l'interrelation précoce avec l'objet primaire et qui initient la différenciation. Ainsi, la capacité d'aimer serait intriquée à l'appareil à penser les pensées de l'objet maternant. Mais alors qu'est-ce qu'aimer et penser l'autre ?

Aimer. Nous n'aurons jamais fini de l'interroger. Autant de questions ouvertes par notre capacité d'aimer et de penser auxquelles invite ce numéro de notre revue.

Références bibliographiques

- Anzieu D. (1994). *Le penser : du Moi-peau au Moi-pensant*. Paris, Dunod.
- Assoun P.-L. (2014). *La jalousie. Leçons psychanalytiques*. Paris, Economica-Anthropos.
- Bion WR. (1962/2005). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Freud S. (1906-1908/1976). *Les premiers psychanalystes I. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1908-1938/1995). Lettre à Ludwig Binswanger du 7 janvier 1920. Dans *Correspondance 1908-1938*. Paris, Calmann-Levy.
- Freud S. (1912-1913a/1998). Totem et Tabou. *OCF P*, XI : 189-385. Paris, Puf.
- Freud S. (1912d/1988). Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse. Dans *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. OCF P*, XI : 129-141. Paris Puf.
- Freud S. (1914c/2005). Pour introduire le narcissisme. *OCF P*, XII : 213-245. Paris, Puf.
- Freud S. (1915c/1988). Pulsions et destin de pulsion. *OCF P*, XIII : 127-155. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a (1929)/1994). *Le malaise dans la culture. OCF P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
- Kristeva J. (2015). Histoires d'amour, hier et aujourd'hui. *Bulletin du Groupe Lyonnais de Psychanalyse Rhône-Alpes* 77 : 60-74.
- Lacan J. (1975). *Le Séminaire. Livre XX, Encore. 1972-1975*. Paris, Seuil.
- Schmeltz T. (2019). Aimer, être aimé(e), une quête paradoxale. Conférence à l'institut universitaire Rachi de Troyes du 6 mai 2019. <https://www.psychanalyse-troyes.org/textes-des-membres/465-aimer-etre-aime-e-une-quete-paradoxale>.

